

DE LA NAISSANCE
ET
DE LA FIN DES LITTÉRATURES



I.

Les littératures des peuples anciens et des peuples modernes nous sont-elles assez connues pour nous permettre de les juger et de les comparer? En supposant qu'elles le soient, leur ensemble présente-t-il le caractère d'une science dont on puisse circonscrire le domaine et découvrir les lois? Il faut répondre à cette double question, avant d'entrer dans le vif de notre sujet. Goëthe a appelé la littérature le fragment des fragments. D'après lui, la plus petite partie seulement de ce qui a été fait et dit a été écrite; et de ce qui a été écrit, la plus faible partie est restée. Nous acceptons la pensée de

Bibliothèque Maison de l'Orient



158806

Goëthe et nous essaierons de l'expliquer. Sans doute, il y a des pertes à jamais regrettables, des lacunes que rien ne pourra combler. Mais, s'il reste à peine quelques passages d'Epicharme, si Ménandre ne nous a été conservé qu'à demi dans Térence, si nous ne possédons plus que quelques morceaux mutilés des grands lyriques de la Grèce ; en revanche, Homère a échappé aux incendies et aux dévastations des barbares ; les œuvres de Virgile charment encore aujourd'hui notre imagination, et quoiqu'il n'existe plus qu'un petit nombre des pièces d'Euripide et d'Eschyle, quoiqu'il ne nous reste plus que sept tragédies sur les cent treize dont Sophocle fut l'auteur, nous sommes assurés par le témoignage unanime de l'antiquité que ce sont les chefs-d'œuvre qui ont survécu, que c'est là la plus belle fleur de leur poésie qui nous est parvenue à travers les outrages du temps. Ces glorieux restes forment comme une anthologie, fruit de la critique littéraire exercée sur les œuvres de l'esprit humain prises dans leur ensemble. Supposons pour un moment que tous les ouvrages de toutes les littératures nous aient été transmis, qui pourrait se reconnaître au milieu d'une confusion semblable, quel effort, quel talent, quelle patiente étude suffiraient pour parcourir, pour juger, pour

classer tant d'auteurs ? Le dégoût, la satiété, ne seraient-ils pas l'effet d'une trop grande abondance ? C'est l'inconnu qui provoque le travail de la raison, qui stimule, qui pousse en avant l'esprit chercheur des pionniers des vérités nouvelles. Nous savons mieux ce que nous avons retrouvé que ce qui a été toujours présent à nos yeux ; et il est permis de douter que, sans ces pertes, regrettables à d'autres points de vue, la critique eût jamais pu faire la moindre conquête ; encore moins serait-elle parvenue à se faire connaître elle-même et à fixer ses principes.

Ce point une fois établi, peut-on soumettre au raisonnement ce qui semble devoir échapper au joug de la loi et de toute règle fixe ! les impressions fugitives de l'imagination, l'inspiration du moment, et jusqu'aux mouvements spontanés, jusqu'aux caprices du génie ? Car qu'y a-t-il de plus indépendant des circonstances que la poésie ? de plus intime dans l'homme que le style, de plus inséparable de son être, de son individualité ? On ne saurait donc déterminer la naissance des grands orateurs, des grands poètes, d'après les lois de l'astronomie et de la mécanique. Nous sommes loin d'affirmer le contraire ; nous sommes de ceux qui pensent qu'il ne faut pas vouloir tout expliquer, qu'il faut se garder de plier les faits

au gré d'un système favori. Mais faut-il tout laisser au hasard dans le domaine des lettres ? Un grand philologue (M. Boeckh) a défini la littérature : *l'histoire des styles* ; mais il a eu soin d'ajouter qu'il y avait deux éléments fondamentaux dans le style : la *forme* d'abord, l'élément le plus mobile ; puis le *fond*, c'est-à-dire le vaste champ des faits et de la pensée. Il est constant que, jusqu'à un certain point, le fond implique la forme, et réciproquement, que tout sujet veut être présenté, *habillé* d'une certaine façon qui lui est propre ; que la forme, ce vêtement de la pensée, ne saurait être la même pour tous les sujets, qu'elle appelle une substance, un *substratum*, qui lui soit conforme. Or, que l'on vienne nous soutenir que la forme est quelque chose de trop subtile, de trop insaisissable, pour que nous en fassions l'objet de nos recherches scientifiques, nous pouvons admettre pour le moment cette assertion ; — mais la pensée ne serait pas elle-même, si elle repoussait la règle, si elle se refusait à reconnaître l'autorité qu'elle seule a pu établir. Oui, il existe une certaine marche ferme et presque régulière de l'esprit humain ; il existe un développement naturel de la pensée non-seulement dans l'humanité, mais encore dans les nations. Or, puisque la loi entraîne la forme, pourquoi serait-il

donc impossible de trouver les grandes lois des littératures ?

Il existe à notre époque un si pressant besoin de résumer et de généraliser, que nous rencontrons à chaque instant des termes, des expressions qui témoignent du désir instinctif des savants de faire de l'histoire des littératures, vaste agglomération de dates et de faits, quelque chose de plus élevé et de plus satisfaisant, une science enfin. C'est ainsi que l'on nous parlera des âges *synthétiques* et *analytiques* de la littérature grecque, qu'on donnera, par exemple, aux auteurs, aux poètes d'une nation moderne le nom d'*Alexandrins*, etc. C'est par une sorte d'abus que les termes *synthétique* et *analytique* sont appliqués à autre chose qu'aux langues ; car c'est à la grammaire comparée qu'on les a empruntés. Les mots, dans les langues anciennes, n'étant que le calque fidèle des impressions ressenties, étaient complexes comme elles ; dans nos langues modernes, les mots ne sont plus que les signes de nos idées. Dépourvues de flexion, de terminaisons, ces langues ont été forcées de les remplacer par des mots indépendants, qui n'expriment qu'une seule idée, dans toute sa simplicité et dans sa forme la plus concise. C'est parce qu'elles dissèquent la pensée dans ses moindres par-

celles, que ces langues ont reçu le nom d'*analytiques*. Mais si les langues de nos jours, les langues vivantes, semblent être appelées ainsi à juste titre, lorsqu'on les compare au grec et même au latin, ceux-ci, comparés à leur tour au sanscrit, ne méritent plus au même degré le nom de langues synthétiques. En effet, les formes des grammaires grecque, latine, gothique, ont perdu beaucoup déjà de cette ampleur, de cette clarté primitive qu'elles ont encore chez leur sœur aînée; les terminaisons sont déjà affaiblies; le nombre des cas, des temps, des modes est déjà amoindri. Que dirions-nous du sanscrit lui-même? Il est certain que nous ne l'avons plus dans sa forme la plus pure; que quelque proche que puisse être cette langue des origines du genre humain, de bonne heure cette charmante harmonie, qui unissait au commencement l'image et le mot qui l'exprimait et la reproduisait a été troublée, qu'un très grand nombre de pronoms, de substantifs, de verbes, ne nous présentent plus que des formes raccourcies, tronquées, mutilées. La comparaison des langues sœurs, et les recherches de la philologie moderne, rendent le doute impossible à cet égard. Mais si l'analyse a déjà ébréché la langue qui passe pour être le plus parfait produit de l'instinct le

plus heureux et le mieux guidé, quelle serait celle à laquelle s'appliquerait de plein droit l'épithète de synthétique ?

Aucune, sans doute, si nous les prenons au moment où elles se révèlent à nous par des monuments littéraires ; toutes, si nous pouvions les surprendre dans leur berceau, à l'heure de leur naissance. La faculté de parler est inhérente à l'homme comme le besoin qui hâte son développement. Les langues sont filles du besoin : l'homme les crée fatalement, en leur imprimant le cachet d'une certaine perfection, qui caractérise les œuvres de l'instinct. Quoi de plus étonnant de régularité, et de plus merveilleux par sa beauté que la toile de l'araignée, que la ruche de l'abeille ? La langue des peuples primitifs est comme un édifice idéal, fait à l'usage de la pensée humaine et bâti par elle. Tant que cet édifice n'est qu'ébauché, qu'il s'agit seulement de l'établir sur de fortes assises, d'en élever les murs, de le couvrir d'un toit, une rare harmonie semble régner dans toutes ces parties. C'est seulement lorsque l'esprit a pourvu aux besoins urgents de sa nature, lorsqu'il veut enjoliver, orner, embellir son œuvre que l'*arbitraire* commence à se faire sentir. Lorsque chez les peuples primitifs les nécessités du langage sont satisfaites, que toutes les sensations

ont trouvé une expression adéquate, le besoin de parler devient un jeu charmant et aimable, un *art* qui donne à ceux qui le possèdent la gloire et souvent la puissance. Du moment que ce fait se produit chez un peuple, l'âge d'innocence, l'enfance, le premier âge de l'esprit sont passés; sa puberté commence; une lueur de réflexion et de pensée brille dans l'imagination des hommes d'élite. La lumière se fait; l'histoire se dégage lentement des brouillards de la légende et du mythe; l'ère de l'analyse s'inaugure. Si donc il peut y avoir synthèse dans les langues, si cette synthèse a dû exister, mais que par la nature des choses il nous soit défendu de prendre une langue sur le fait de l'organisation, au moment de sa synthèse, il est évident qu'une littérature devra toujours porter le caractère de l'analyse, et jusqu'à un certain point de la réflexion. Comme toutes les œuvres de l'esprit, elle est toujours quelque peu révolutionnaire; c'est là son péché originel. Dans les nations presque stationnaires de l'Asie cette vérité est encore peu sensible; elle est manifeste chez les Grecs. Les Homérides et les Rhapsodes étaient gens fort peu croyants; ils arrangeaient sans scrupule les légendes de leurs dieux et déesses à leur façon et selon l'agrément de leurs audi-

teurs (1). La religion pour eux n'était plus une institution sévère et sacrée comme à l'époque où toutes les lumières étaient renfermées dans la caste des prêtres, mais le culte facile du beau et le jeu agréable de l'imagination. Du temps de Pindare, le système de l'antique paganisme, si l'on peut parler ainsi, était déjà singulièrement entamé, les sophistes et Euripide le sapèrent par la base. L'âge d'or de la littérature romaine est presque celui de l'avènement du christianisme, l'approche et l'arrivée de la doctrine nouvelle se révèlent dans les ouvrages de Cicéron et surtout de Sénèque. Mais c'est plus particulièrement dans les temps modernes où la pensée paraît avoir acquis une activité plus intense, que les littératures ont été des dissolvants d'une grande puissance. Dante, quelque dévoué qu'il se montre au dogme chrétien, n'en est pas moins l'ennemi juré de la papauté et un véritable précurseur de Luther (2). Aux yeux de Pétrarque, Rome est la moderne Babel, et Boccace semble prêcher l'indifférence pour toutes les croyances. Toute la littérature française, depuis Pascal jusqu'à Voltaire et Jean-Jacques Rousseau, est comme la colonne de feu qui

(1) Bœckh, *Cours de littérature grecque*. 1836-37.

(2) Villemain, *Littérature du moyen-âge*.

précède la Révolution et s'élance sur la brèche de l'ancien édifice social, tandis que les auteurs allemands, hardis mineurs, semblent en avoir voulu détruire jusqu'aux derniers fondements.

II.

Il paraît désormais prouvé que toute littérature présente, par cela même qu'elle est littérature, un certain caractère d'analyse, et que les époques synthétiques sont proprement celles que l'on considère comme barbares. Nous ne citerons que l'époque antérieure à la guerre de Troie dans l'antiquité grecque, les siècles qui précèdent les croisades au moyen-âge, etc. Néanmoins, le mouvement littéraire d'un peuple sera d'autant plus lent que la pensée philosophique mettra plus de temps à se dégager de la forme, fût-ce la belle forme d'un Homère ou d'un Pindare. Toute œuvre d'imagination contient déjà le germe d'une idée. Cette idée est presque nulle dans l'épopée; elle s'y efface derrière le récit naïf des faits. Elle commence à percer dans le lyrisme, malgré le luxe des images et la hardiesse parfois artificielle du rythme. Elle tient une si large place dans la tragédie, que le mètre qui se

rapproche le plus du discours (le senaire) peut seul encore s'y maintenir; et, dans la comédie, déjà naturellement raisonneuse, ce dernier reste de forme poétique sera encore plus relâché. Encore un pas, et l'épanouissement organique de la poésie est terminé; la pensée refoule l'imagination au second plan; les rhapsodies fabuleuses et légendaires seront remplacées par l'étude sérieuse des événements et de l'histoire; les élans du sentiment personnel, par la reconstruction méthodique de l'univers ou la philosophie; enfin, les fictions dramatiques par le drame réel, saisissant de l'éloquence judiciaire et politique. La *forme*, pour ne plus suivre le mouvement cadencé du rythme poétique, n'en a pas moins conservé, en prose, tantôt la marche svelte, tantôt l'harmonie nombreuse de la période, et, pour mieux disputer le terrain à la pensée abstraite, a eu recours à un art plus profond et mieux déguisé sous les dehors du naturel. Mais ce dernier éclat va s'évanouir, lorsque la science et l'érudition seules envahiront le domaine des lettres, et que la *forme*, ce complément toujours nécessaire de la pensée, au lieu de l'orner et de l'embellir, ne servira plus qu'à l'énoncer simplement et positivement. L'union des deux éléments constitutifs de la belle littérature

ayant cessé, cette littérature cessera du même coup. La langue qui, avant le réveil de l'imagination, avait pourvu à un besoin urgent et répondu à un instinct invincible d'un peuple enfant, sera redescendue à son rôle primitif lorsque l'imagination sera épuisée. La littérature aboutissant presque au point d'où elle était partie, aura parcouru un cercle ; et comme cette évolution se passe à peu près tout entière entre l'enfance et la maturité d'un peuple, sa littérature sera, si l'on peut s'exprimer ainsi, la floraison de toutes ses facultés intellectuelles, la puberté de son esprit. Si le cercle était complet et se reproduisait le même chez toutes les nations qui se succèdent, la marche de l'esprit humain serait une tautologie éternelle ; le résultat du travail des siècles serait le néant. Heureusement, il n'en est pas ainsi ; en y regardant de près on découvre que le mouvement circulaire est une spirale qui s'élève tout en tournant sur elle-même. Quoique des faits analogues, mais non identiques, se répètent à certains intervalles, il n'en est pas moins vrai que chaque époque est riche de toutes les conquêtes faites dans les âges antérieurs, que chaque littérature est l'héritière de toutes celles qui l'ont précédée ; et que, si le sens et le culte du beau n'ont pas toujours été également répandus, au moins

l'expérience et la science ne se sont jamais arrêtées complètement dans leur mouvement ascensionnel.

Si nous avons cru reconnaître, non pas une ligne droite, mais bien une spirale dans le progrès continu mais lent qui conduit une littérature par des transitions insensibles à travers toutes ses phases ; il importe de rechercher si cette loi du progrès, tracée par la nature, tiendra bon dans l'application, si nous la retrouvons en passant en revue et en examinant de près chaque partie, chaque époque de l'histoire littéraire d'un peuple. Si nous prenons pour exemple le développement le plus normal qu'ait eu une littérature, celui de la littérature grecque, n'est-il pas manifeste que la grande épopée a eu pour précurseurs les tentatives isolées, individuelles des Orphée, des Bakis, des Linos, des Phémios et Démodoque, poésie incertaine entre le lyrisme sacré des prêtres et la légende fabuleuse des rhapsodes ? Il ne nous est rien resté de ces premiers tâtonnements de la Muse grecque. Pour nous, elle débute par deux chefs-d'œuvre, l'*Illiade* et l'*Odyssée* ; elle s'affaiblit dans les poètes cycliques ; elle prend des allures raisonnables dans Hésiode, et elle aboutit en dernier lieu à l'élégie. Dans celle-ci, le mythe n'a pas encore perdu toute sa valeur ;

mais déjà il devient matière à réflexion pour le poète, qui s'en sert pour en faire sortir des comparaisons avec sa propre destinée et y retrouve des situations, des douleurs, des joies analogues aux siennes. L'épopée, comme la littérature en général, semble par conséquent soumise à la loi de la spirale ; car après avoir réuni comme dans un faisceau toutes les aspirations individuelles, toutes les traditions locales, nous la voyons, par Homère, soumettre tous les esprits, dominer toutes les imaginations, devenir nationale enfin ; puis elle décline insensiblement, se décompose et en mourant donne naissance à un nouveau genre de poésie, le lyrisme. Celui-ci se dégage de plus en plus de l'élément épique, en affranchissant davantage la pensée, qui est uniformément la même dans un poème élégiaque, elle se nuance davantage dans la poésie éolienne d'Alcée et de Sapho ; l'amour, le printemps, le vin, le patriotisme, les haines et les affections de parti sont leurs sujets favoris ; le mètre devient moins traînant et plus compliqué que dans l'élegie, le langage y est plus rapide et plus impétueux. Mais c'est dans la poésie dorienne, de Lasos, de Simonide, de Pindare que nous sommes frappés d'admiration par l'édifice à la fois grandiose et artificiel des strophes, des antistrophes

et des épodes, dans lequel circule une pensée vaste, élevée et puissante, se jouant des difficultés métriques, s'abandonnant à mille digressions, touchant mille sujets à la fois, les ramenant tous à l'unité, dominant les émotions qu'elle provoque et se maîtrisant jusque dans l'extase. Mais un jour viendra où l'enthousiasme bachique l'emportera, où la strophe n'appellera plus l'écho charmant et l'antistrophe, où un rythme vague et incertain déterminera seul la marche avinée du dithyrambe. Encore un pas, et l'esprit des poètes reconnaîtra tout ce qu'il y a d'exagéré et de vide dans les images d'une phrase hyperbolique, dans ce jeu trop brillant et trop chargé d'épithètes et de métaphores.

Alors, pour donner plus de substance à leur œuvre, ils se retourneront vers les sujets depuis longtemps délaissés de l'épopée; ils les reproduiront de nouveau, mais sous une forme nouvelle, sous celle du drame, qui résumera dans une unité supérieure le contraste des genres épique et lyrique. Après des débuts informes et grossiers, le drame se perfectionne et atteint son point culminant dans la glorieuse triade d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. Mais dans cette triade, il faut distinguer le sommet marqué par Sophocle, qui a dépassé son grand pré-

décèsseur, et à la hauteur duquel ne peut plus atteindre son rival plus jeune et pourtant son contemporain. Le déclin se fait déjà sentir ; il se prolongera longtemps. La tragédie, après s'être transformée en mime (1) et être descendue jusqu'à la pantomime à Rome (2), où les arts de la Grèce n'ont jamais été que des plantes exotiques, se trouve être revenue presque à son point de départ. Faut-il continuer l'énumération ? Faut-il prouver que les logographes, qui précèdent les grands historiens, Hérodote, Thucydide, Xénophon, ressemblent assez aux écrivains érudits de la décadence ; que pour ne pas descendre jusqu'aux Byzantins, les Pausanias (v. son récit des Guerres messéniennes), les Evhémère, même les Timée (Γραυσιλέκτρια) et les Diodore ne valaient guère mieux que les Hécatee et les Hellanicos, si toutefois ils les valaient.

Les pratiques superstitieuses qui se répandaient durant les derniers siècles de l'antiquité, les écrits magiques et théurgiques des Apollonius de Tyanes, des Porphyre et des Jamblique, ne rappellent-ils pas les doctrines primitives des Orphiques et les parties

(1) Bœckh, *Cours d'histoire de littérature grecque*, 1836-1837.

(2) Horace, *Art poétique*, Ad gaudia vana.

les plus faibles du système de Pythagore ? et la philosophie, sortie de l'Asie, après avoir fleuri des siècles dans l'Europe, dans la Grèce surtout, ne semble-t-elle pas vouloir retourner avec les Néoplatoniciens et les Pères de l'Eglise dans son antique patrie ? Enfin cette brillante éloquence des Athéniens, dont les plus glorieux noms ont été consacrés par le canon des Alexandrins, n'a-t-elle pas été préparée d'abord, puis remplacée par des rhéteurs et des sophistes ? Certes, Hermogène, Philodème, Alexandre Numénios, Démétrius, Aphthonius et tant d'autres méritent de figurer à côté des Tisias, des Korax, des Empédocle, des Gorgias, des Alkidamas, des Antiphon.

Avant d'aller plus loin, qu'il nous soit permis de faire une réserve. La loi des évolutions littéraires que nous venons d'établir peut avoir presque la certitude d'un axiôme, sans arriver à la précision d'un théorème de mathématiques. Personne ne contestera aujourd'hui que dans les littératures des peuples primitifs et même dans celles des races rajeunies (comme le sont celles de l'Europe), c'est la poésie qui prend le pas sur la prose : les hommes se livrent longtemps aux douces extases que leur procure le langage des dieux, avant de s'apercevoir que l'instrument pédestre dont ils usent

tous les jours, est, lui aussi, susceptible d'une culture supérieure. Mais ce serait certainement forcer notre loi, et par cela même tomber dans l'absurde, que de défendre au premier prosateur, au premier historien de faire son apparition avant que le dernier poète n'ait fait entendre sa dernière note. La succession des trois genres poétiques et des trois genres de la prose qui lui répondent (1° épopée, histoire ; 2° lyrisme, philosophie ; 3° drame, éloquence), n'en est pas moins un fait constant, avéré, parce que tel ou tel genre subsistera encore, lorsque celui qui doit lui succéder se sera déjà produit. On sait que les chants d'Homère n'ont jamais cessé de faire les délices des Grecs, que les rhapsodes les chantaient à toutes les grandes fêtes de la patrie, que des esprits distingués ont tenté de renover à plusieurs reprises l'antique épopée, à l'époque des guerres médiques (Panyasis, Chærylos), du vivant de Platon (Antimaque), du temps des Alexandrins (Apollonius de Rhodes), et enfin une dernière fois au VI^e siècle de notre ère (Nonnos).

Leurs créations savantes et un peu artificielles ne laissent pas d'avoir leur mérite ; mais elles ne sont pas parvenues à attirer, d'une manière durable, l'attention du public, et à fixer l'admiration de la postérité.

Elles ont un caractère tout individuel, elles sont restées isolées au milieu du mouvement littéraire des contemporains, elles ne sont pas devenues *classiques*. C'est ainsi que l'on ne s'est jamais lassé en Grèce de composer des hymnes en l'honneur des dieux, des odes en l'honneur de ceux qui avaient remporté la victoire aux jeux d'Olympie et de Delphes ; qu'on y a toujours chanté, comme dans tous les pays du monde, l'amour, le printemps et la patrie. Mais, depuis que les théâtres retentissaient des accents sublimes et patriotiques des Eschyle, des Sophocle, des Euripide, depuis que les Kratinos et les Aristophane avaient idéalisé jusqu'aux masques grotesques de la comédie, le lyrisme n'occupait plus la première place dans l'affection de la foule; celle-ci ne prêtait plus qu'une oreille distraite aux chants des poètes qui marchaient sur les pas de Sapho, des Alcée, des Simonide, des Pindare sans les surpasser ou même sans les atteindre. La tragédie s'est-elle arrêtée court après Euripide, la comédie après Ménandre? Nullement. Il y a toute une pléiade de soi-disant grands tragiques qui fleurissaient à Alexandrie. Qui en parle aujourd'hui, qui les connaît seulement? D'autres genres l'avaient emporté; l'esprit public s'était tourné vers l'histoire, vers la philosophie, vers l'élo-

quence enfin. Celle-ci périt avec la liberté ; il n'en resta debout que le vain simulacre, une rhétorique ambitieuse et futile, tandis que la philosophie et l'histoire, qui par la nature même de leur objet se rapprochent davantage de la science proprement dite, continuaient leur tâche fructueuse, et ne cessaient d'enrichir la littérature de leur nation d'œuvres utiles et importantes.

Cependant le temps de leur éclat, leur âge classique étaient passés sans retour. Lequel, parmi les historiens des siècles de la décadence, égala le charme et la naïveté d'un Hérodote, la force et la profondeur de Thucydide, la grâce pleine de simplicité de Xénophon ? Quel philosophe surtout put jamais se mesurer avec le divin Platon ? Aristote, ce puissant penseur, rejeta toute forme littéraire, soit qu'il la considérât comme un ornement frivole, soit qu'il désespérât de rivaliser avec Platon dans un domaine où il le savait incomparable. La loi de la succession des genres, qui introduit de l'ordre et de la méthode dans la marche des littératures ne saurait donc être considérée comme une idée préconçue et gratuite ; malgré les observations que nous venons de présenter, ou plutôt grâce à ces observations, elle garde toute sa valeur. Il lui faut chercher des analogues, non pas dans les sciences exactes

dont la rigueur répugne aux libres allures des lettres et de l'imagination qui les inspire, mais plutôt dans les sciences naturelles, dont les règles ont plus de latitude et plus d'ampleur. Qui oserait nier l'identité des espèces, malgré leur variété infinie ? Qui les caractères particuliers des races qui habitent notre globe, malgré les dégradations insensibles de conformation, de couleur, etc., qui les unissent et les rattachent les unes aux autres ? Qui enfin les limites dans lesquelles est renfermée la durée de la vie humaine, si incertaine pourtant et si variable ? Résumons toute cette argumentation par une dernière pensée : Dans l'ordre physique, la mort est le terme des organismes ; dans l'ordre des faits moraux et intellectuels, il n'est pas de mort ; on n'y trouve que déclin, dégénérescence, transformation.

III.

C'est la mode à notre époque, si éprise de la science des infiniments petits, de se raidir contre l'évidence des lois générales. Nous ne pouvons ici qu'ébaucher des preuves, que l'examen de chaque littérature fournira en abondance. La grande règle qui préside au développement littéraire des peuples a été victorieusement démontrée par l'illustre Gervinus dans son grand ouvrage sur la poésie allemande, qui plus que la poésie d'autres peuples, semblait rebelle à toute classification. Qu'on étudie son exposition lumineuse des faits semblables, presque identiques, qui signalent les débuts de l'épopée allemande et sa lente décomposition, et que l'on vienne ensuite contester notre règle (1) Nous avons indiqué ailleurs (2) la marche tout opposée, et à cause de cela même si semblable à la littérature grecque suivie par les lettres latines. Il était naturel

(1) Handbuch der poetischen Notionalliteratur der Deutschen, §§ 83, 84.

(2) Introduction à une histoire comparée des littératures, p. 19.

que celles-ci débutassent par où avaient fini Athènes et Alexandrie, et remontassent du drame et de l'éloquence à l'épopée et à l'histoire.

Mais ce qui est curieux, c'est que cette marche inverse paraît avoir été observée dans les différentes branches de cette littérature. Lucrèce, imitateur d'Epicure et d'Empédocle, est antérieur à Virgile, dont Homère est le modèle. L'éloquence asiatique d'Hortensius prélude à celle de Cicéron, qui rivalise avec Démosthène ; Ennius, Pacuvius, Attius ont été déjà comparés par M. Welcker (1) à Euripide, Sophocle et Eschyle. Ennius emprunte ses sujets surtout à Euripide, Pacuvius suit les traces de Sophocle et ne semble avoir reproduit aucune des tragédies d'Eschyle. Attius ne se détourne pas de la voie suivie par ses devanciers, mais il imite neuf drames du plus ancien des trois grands tragiques grecs.

Le coup qui frappa la République, atteignit en même temps le drame. On remarquera, en revanche, la longue carrière parcourue par l'épopée qui compte, même après Virgile, encore des talents comme ceux de Lucain, de Silius, de Valérius Flaccus, de

(1) Welcker, Die griechisch römischen Tragödien, page 1342.

Stace, et qui ne s'arrête qu'avec Némésien, Claudius et Rutilius, c'est-à-dire avec la chute de l'Empire. L'épopée est le lait nourricier dont l'imagination des anciens s'est abreuvée ; elle ne s'en est jamais lassée. Latins et Grecs l'ont cultivée à l'envi. Lorsqu'elle se corrompt chez ces derniers, elle se tourna en roman. Le caractère de l'antiquité entière est épique ; les temps modernes penchent davantage vers le drame.

Sans doute, la démonstration de notre thèse serait moins facile dans toute autre littérature que dans celle des Grecs, dont toutes les branches ont eu leur croissance normale, dont toutes les parties se suivent, se déroulent et s'enchaînent avec une admirable et majestueuse harmonie. Les organismes modèles sont rares partout, dans le domaine de l'esprit comme dans celui de la nature physique, et l'histoire des littératures ne paraît en offrir qu'un seul. Si les autres littératures nées dans des circonstances moins favorables n'ont pas réussi à développer aussi pleinement toutes les facultés supérieures de l'homme, toutes cependant paraissent subir la loi que nous avons formulée. Dans les littératures de l'Asie, elle est seulement ébauchée ; elle ne s'est pas encore fortement dessinée ; les résultats semblent incomplets.

Les peuples, au contraire, qui, venus plus tard, ont marché sur les traces de la muse grecque n'en ont pu reproduire ni les évolutions régulières à la fois et naturelles, ni les chefs-d'œuvre d'une grâce naïve et d'une beauté sans pareille. Ils ne pouvaient faire pour plus d'une raison ce qu'avaient fait les Grecs, mais surtout parce qu'ils le trouvaient fait par eux. Ils ne pouvaient non plus refuser, malgré le danger de perdre par-là leur originalité, le magnifique héritage qui s'offrait à eux. La marche du mouvement littéraire devait se ressentir de ces inconvénients ; la loi s'y montre toujours, mais elle paraît quelquefois s'obscurcir ou se modifier en vertu d'une loi supérieure. D'autres fois elle semble présenter des contours plus vastes, mais aussi plus vagues. De défectueuse et incomplète qu'elle avait été au commencement, elle deviendra plus confuse. Notre tâche sera de la débrouiller, lorsque nous aborderons cette partie de nos recherches.

Nous disions que la littérature d'un peuple décrivait une grande spirale depuis l'éveil, brillant et doré, de l'imagination jusqu'à la pleine maturité de la pensée ; ici encore il y a des exceptions. Les Romains ne sont pas le seul peuple qui ait interverti l'ordre de la nature, en commençant par où il

devrait finir ; mais aussi leurs œuvres littéraires semblables ou à des plantes arides ou à la végétation artificielle des serres chaudes ne montreront-elles ni la beauté vigoureuse, ni l'originalité poétique, ni la vérité naïve, de celle d'un peuple, dont la nature elle-même a fait l'éducation, et qu'elle a doué de la souplesse, de la fécondité, de la puissance d'une organisation d'élite. C'est donc toujours celle-ci qu'il faut prendre pour modèle, qu'il faut considérer comme faisant loi, tout en admettant la valeur des littératures moins parfaites.

IV.

Mais si les principes que l'examen attentif des lettres grecques nous a fait découvrir, sont fondés en raison, il ne suffit pas qu'ils servent uniquement à nous rendre compte des anciennes littératures ayant des langues mortes pour organes ; il faut qu'ils puissent nous aider à mesurer d'avance le parcours de nos littératures modernes, qui n'ont pas encore cessé d'évoluer et de prodire. Ces littératures ont eu, s'il est permis de s'exprimer ainsi, une croissance très pénible. Elles sont venues après celles de

l'antiquité dont elles ne pouvaient ignorer, et dont la perfection les dominait de haut. Elles ont subi l'influence des livres saints et de l'idée chrétienne ; elles s'en sont pénétrées. Le choc de ces éléments étrangers troubla l'inspiration nationale, faussa souvent les instincts des races rajeunies de l'Occident, et fit naître un esprit hâtif de critique et d'analyse, un éclectisme malsain, qui menaça de tout brouiller, de tout gâter.

Les langues elles-mêmes, nées des débris des idiomes les plus parfaits qui aient jamais été parlés par des lèvres humaines, restèrent longtemps barbares et ne se polirent que par l'étude et l'imitation des formes si belles et si harmonieuses du grec et du latin. Il en advint que les différents genres littéraires furent plusieurs fois sur le point de se confondre, que la prose précipitant ses débuts suivit de près la poésie, et quelquefois arriva de plain pied avec elle. Mais si mêlée que soit la trame de nos littératures à leur origine, un œil exercé ne saurait méconnaître que les fils s'y placent bientôt dans un certain ordre et que la règle se dégage du chaos apparent.

Ecartons d'abord les Sagas scandinaves, les Niebelungen, les Trouvères et les Troubadours, les Minnesænger et les Meister-sænger, et enfin ces drames informes qui

naissent sous la protection de l'Eglise. Ce sont là les premiers battements d'aile de notre Pégase moderne, les premiers tâtonnements d'un art qui cherche sa voie, où éclate déjà le grand principe posé par nous de la succession des genres. Mais la première littérature classique ne pouvait naître qu'en Italie, sur ce sol généreux, dont il suffisait de gratter la surface pour retrouver les splendeurs à peine enfouies des siècles passés. Qui ne voit maintenant, que le temps qui s'est écoulé depuis le Dante, qui est notre second Homère, jusqu'à nos jours, embrasse la grande époque de l'expansion poétique des peuples chrétiens de l'Europe? Qui ne voit, qu'après s'être développée en Italie, elle gagne le Portugal et l'Espagne, puis franchit la mer et les Pyrénées pour féconder de son heureuse contagion l'Angleterre et la France? Elle monte lentement pendant le xiv^e, le xv^e et le xvi^e siècles; elle décline pendant le xviii^e; elle prend un dernier et vif essor pendant le xix^e. Elle est surtout épique en Italie; elle est plutôt dramatique en Espagne, en Angleterre et en France; elle conserve encore ce dernier caractère, mais non sans un travail un peu artificiel, dans l'Allemagne de nos jours. On voit, en y regardant de près, que le mouvement littéraire, qui circule dans l'Europe est, au

fond, le même ; que les mêmes idées y règnent et s'y propagent ; qu'une même sève anime la puissante végétation des lettres modernes. Si l'ensemble des nations chrétiennes de l'Europe nous représente comme l'image agrandie de l'ancienne Grèce, agglomération de petites peuplades si diverses par les aptitudes, le génie et le caractère, et réunie cependant par le lien supérieur de la religion, de la langue et de la nationalité, les Italiens seront les Ioniens de la nouvelle confédération. Ils ont de ces derniers la douceur et même la mollesse ; ils en ont aussi l'esprit mobile, souple et inventif ; comme les Ioniens, ils ont figuré les premiers avec éclat dans tous les genres, excepté dans les plus élevés, le drame et l'éloquence. L'épopée est leur véritable domaine ; là ils règnent sans partage.

A la série brillante des Homérides, aux poèmes immortels d'Homère, ils peuvent opposer le Dante, l'Arioste et le Tasse, sans parler du Trissin, de Boiardo et de tant d'autres. A côté de ces grands Italiens, le Portugais Camoëns occupe un rang très honorable. Comparées à tant de merveilleuses créations, les œuvres de Klopstock, de Voltaire et même de Milton ont quelque chose de factice et comme cette pâleur que donne le travail de la pensée. Aux élégies de Kal-

linos et de Mimnermos, l'Italie peut répondre par ses sonnets, ses canzoni, ses bergeries. Dans Villani, dans Guicciardini, elle possède plus que des logographes; son Machiavel égale, s'il ne surpasse pas, Hérodote; son Boccace est un incomparable conteur de fables *milésiennes*. L'Ionie a connu aussi les premiers philosophes de la Grèce, les naturalistes, *οἱ φυσικοί*, comme les anciens les appelaient; comme elle, l'Italie s'est montrée médiocrement favorable aux systèmes abstraits, aux hautes spéculations: ses Toricelli, ses Toscanelli sont physiciens et astronomes. On le voit, l'analogie est complète; on serait tenté de dire la seconde édition embellie d'un même livre.

L'Italie n'a pas cessé sans doute depuis ce temps glorieux d'être un sol chéri des Muses; mais elle ne dirige plus le mouvement, elle le suit. C'est que si tous les peuples des âges modernes se sont essayés dans tous les genres à la fois, il est rare qu'ils aient produit des chefs-d'œuvre dans plus d'un genre (1). Déjà l'Espagne se détourne de l'épopée en persiflant la chevalerie (Cervantès). C'est ainsi que les aèdes venus après Homère avaient parodié *l'Iliade* et *l'Odyssée* dans

(1) Introduction à une histoire comparée des littératures, p. 17.

le Margitès et la guerre des rats et des grenouilles. On voit surgir de grands poètes qui fondent le drame catholique (Lopez de Vega, Calderon). C'est au confluent même du moyen âge et des âges récents que la poésie jette sa plus vive flamme. L'Angleterre et la France produisent à peu d'intervalle le drame *humain*, en le revêtant, la première de formes gothiques et pittoresques, la seconde en lui conservant un caractère classique plus simple, plus sévère et peut-être un peu trop compassé. La vaste floraison de la poésie dramatique dans les trois pays est renfermée dans les limites d'un seul siècle, qui s'appelle le *grand*.

A la suite des chefs-d'œuvre des Shakespeare, des Corneille, des Racine, des Molière, on voit venir le drame bourgeois, la comédie et le roman de mœurs. La réforme, avec ses habitudes de critique, d'analyse et de libre discussion achève de paralyser l'élan des imaginations. Par ses lumières, par son travail dissolvant elle prépare dans les lettres l'avènement de la prose, dans la politique celui de la révolution. La philosophie, quittant les hauteurs de la spéculation, entra dans la vie des peuples et les transforma. Alors on vit naître la littérature allemande, l'enfant du vieillard. Elle naquit du contact du nouveau souffle qui ébranla

le monde en le fécondant, de la contemplation de la belle antiquité qui est la jeunesse même de notre race, de l'enthousiasme excité par les trésors de poésie, de science et même d'érudition que les âges avaient accumulés, et que s'assimila puissamment le génie germanique.

Ce fut encore une fois la loi retournée. Car cette littérature sortit comme du tombeau du passé. Sa vie fut faite avec ce qui amène le plus souvent l'affaiblissement et le déclin des autres. Sa force fut encore dans le drame, drame savant, philosophique, à vues profondes et raffinées, et fait pour la lecture plus que pour la représentation. L'école allemande, aidée des circonstances, fit le tour de l'Europe. En rafraîchissant le cours un peu lent de la prose par des affluents poétiques, en rendant la poésie plus familière, pour ainsi dire plus intime par des tons empruntés à la prose, en mêlant les genres, elle produisit une dernière nouveauté littéraire, le romantisme. Ses principaux représentants en France sont les Châteaubriand, les Victor Hugo, les Lamartine, etc., en Angleterre, les Byron, les Walter Scott, les Bulwer, les poètes de l'école des Lacs. Le Midi lui-même, l'Italie surtout, profita de cette rénovation imprévue. Mais on peut affirmer que désormais le sceptre appartient à la

prose. De toute façon elle a joué dans les temps modernes un rôle plus considérable que chez les anciens; elle a été infiniment plus précoce, surtout en France. Brunetto Latini estima déjà le *languaige* français plus *délictable* que celui des autres peuples. Si la prose de Villehardouin, des Froissard, des Amyot, fut éclipsée par celle de Boccace et de Machiavel: si depuis la publication du *Don Quixote* elle se trouva reculée derrière la prose espagnole, et que même en Angleterre Bacon fit son apparition en même temps que Shakespeare, elle regagna la première place sous Louis XIV, où elle s'illustra des glorieux noms de Descartes, de Pascal, de Labruyère, de Larochefoucault, de Bourdaloue, de Bossuet. Elle l'a gardée depuis, et tout fait espérer qu'elle la gardera longtemps. Massillon, Fénelon, Voltaire, d'Alembert, Rousseau, Buffon lui ont donné depuis un nouvel éclat.

C'est grâce à elle que notre drame français, le seul drame encore vivant en Europe, conserve sa vogue (1). Elle a les sympathies des esprits d'élite par les œuvres de nos

(1) Nous n'ignorons pas qu'il existe toujours chez nous un drame versifié, un drame classique, dont M. Ponsard maintient avec autant d'énergie que de succès les fortes traditions.

grands historiens, de nos philosophes (1), par les discours de nos hommes publics et de nos orateurs parlementaires ; elle règne sur la foule par le roman, par le feuilleton, par les mille organes de la grande et de la petite presse. C'est donc à la prose qu'appartient non seulement le présent, mais encore l'avenir. Ajoutons que déjà depuis deux siècles elle commence à prévaloir sur la grande poésie devenue de plus en plus la vocation et le produit, quelque peu artificiel, d'hommes de génie solitaires et sans action sur les masses, puisant leurs inspirations plutôt au foyer d'une âme exceptionnellement délicate et sensible, que dans l'atmosphère ambiante, dans les sentiments du public, dans les idées reçues du siècle.

Dans la France de Louis XIV, déjà on

(1) En parlant de la philosophie, force nous est d'avouer que le temps des hautes spéculations, des vastes systèmes nous paraît passé. Ici, M. Cousin est assurément le dernier des Romains. Mais la philosophie appliquée aux sciences, et revêtue d'une belle forme, a un charme extrême pour nos générations éprises d'études positives et pratiques. Les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre, de Buffon, de Cuvier, de Flourens, de J. Simon, de Claude Bernard, de Chevreul et d'Arago ont une certaine popularité ; plusieurs d'entre eux sont devenus classiques. Il convient de faire ici une place au Kosmos de Guillaume de Humboldt. On peut dire de ces auteurs avec les Anglais : *it reads like romance* : cela se lit comme un roman.

compte trois grands prosateurs pour deux poètes, et les ouvrages de Schiller et de Goëthe, les coryphées de la littérature allemande, contiennent trois fois plus de prose que de vers. Depuis longtemps donc la belle prose est le porte-voix le plus commode, le plus naturel de la pensée des grands auteurs.

Nous sera-t-il permis, maintenant, de pousser à bout la comparaison que nous avons essayé d'établir plus haut entre les différentes phases de civilisation parcourues par l'ancienne Grèce et notre Europe moderne. Nous savons ce que ces comparaisons ont nécessairement de risqué et d'inexact, et nous nous prémunissons contre les conséquences ultérieures que l'on serait tenté d'en tirer. A tout prendre, on ne se tromperait pas beaucoup en rapprochant la situation des lettres européennes en général et celles des lettres françaises en particulier, de celle où se trouvaient les lettres grecques à la fin du V^e et au commencement du IV^e siècle avant notre ère, alors que l'âge d'or de Périclès avait fui son retour, mais que le génie de la nation tenait encore en réserve les trésors incomparables d'un Xénophon, d'un Platon, d'un Ménandre, les accents patriotiques d'un Démosthène, la synthèse puissante d'un Aristote, la poésie gracieuse et fine d'un Théocrite.

V.

Nous avons une dernière observation à présenter sur la grande loi d'évolution, sur le mouvement qui transforme incessamment les littératures. Ce mouvement ne domine pas seulement dans la littérature en général et dans ses différentes branches en particulier ; on peut le poursuivre et le saisir jusque dans ses moindres subdivisions et dans ses moindres détails. Nous voulons parler des écoles qui se succèdent, puis des auteurs mêmes et de la chronologie de leurs œuvres. On retrouve en effet ce mouvement dans l'histoire des Homérides, dans celle du groupe des sept sages, dans le lyrisme *éolien*, dans le lyrisme *dorien*, dans la comédie ancienne, moyenne et nouvelle, dans l'éloquence qui revêt tantôt le style sévère d'Antiphon, tantôt le style simple de Lysias, tantôt le style moyen de Démosthène, etc. Si l'on pouvait admettre qu'Homère fût l'auteur des deux épopées célèbres qui portent son nom, il faudrait bien distinguer entre l'Homère qui dans toute la force de l'âge, produisit l'*Iliade* et celui qui, arrivé à une maturité avancée, chanta l'*Odyssée*. Dans son *Anti-*

gone, Sophocle rappelle encore le style et le genre grandiose d'Eschyle. Dans ses dernières tragédies, dans son *Philoctète*, dans ses *Truchiniennes* surtout, on sent une certaine parenté avec le génie d'Euripide. Aristophane se rapproche encore dans ses premières pièces d'Eupolis et de Kratinos; dans celles qu'il composa dans sa vieillesse, on voit déjà poindre les commencements de la comédie moyenne et même de la comédie nouvelle de Ménandre.

Sans doute, dans chaque littérature, après une époque d'éclat et d'épanouissement, la décadence ne saurait se faire attendre longtemps. Ainsi, lorsque cette nature qui nous environne, lorsque cette terre que nous foulons, change et vieillit, lorsque nous vieillissons nous-mêmes, nous portons sans doute dans notre ame le deuil de la nature qui semble mourir, et se couvre en hiver comme d'un vaste linceul; nous portons le deuil de nos années qui fuient sans retour. Mais nous rajeunissons aussi en quelque sorte chaque fois que la nature se revêt au printemps de sa nouvelle et verdoyante parure. Notre vie, semblable en cela à la sienne, n'est pas une marche ardente vers une courte et passagère floraison, après laquelle il n'y aurait plus que dépérissement et désespoir. Il y a, comme on dit, des joies

pour tout âge, des consolations pour chaque douleur, et la route entière est parsemée de fleurs. Comme un octobre doux et sans nuage compense quelquefois un mai sombre et pluvieux, comme un soleil de décembre a ses charmes, une vieillesse gaie et paisible nous réconcilie souvent avec les langueurs d'une enfance souffreteuse, avec une jeunesse minée par la maladie ou flétrie par la misère. Oui, les années qui précèdent notre dissolution sont quelquefois plus heureuses, plus douces à passer que celles qui suivent notre naissance. Une sage Providence a voulu qu'il n'y ait ni floraison, ni décadence absolue. Cela est vrai dans l'ordre physique, cela est vrai de toutes les évolutions de l'esprit humain ; par conséquent cela est vrai des littératures. Tout progrès n'est-il pas un composé d'action et de réaction, le résultat d'une lutte entre des forces opposées qui finissent par se neutraliser et se confondre ? Le drame n'est-il pas l'épopée combinée avec le lyrisme, l'éloquence une philosophie coordonnant des faits historiques (1) ?

Oui, dans les plus tristes époques nous voyons quelquefois de nouvelles idées se produire dans les esprits, comme si un sang

(1) *Aug. Boeckh*, cours de littérature grecque, 1836.

nouveau circulait dans les veines des hommes ; nous voyons s'élever des natures privilégiées, qui jettent un dernier et vif éclat sur leur nation. Les Muses de Rome, après un silence qui dura presque trois siècles, se font entendre de nouveau par la bouche d'Ausone et de Claudien, et ne se taisent pour toujours que lorsque Boëce et Cassiodore ont cessé de vivre. Est-il besoin de parler de la brillante arrière-saison des lettres grecques, lorsque les temps classiques furent passés ? Est-il nécessaire de nommer, non pas les Alexandrins, mais Théocrite, Polybe, Plutarque, Denys d'Halicarnasse, Lucien et tant d'autres ? Les peuples modernes ont vu aussi leur littérature se régénérer quelquefois ; chez quelques-uns les lettres, après une langueur précoce, ont eu une renaissance, une véritable résurrection. L'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, mais surtout la France et l'Allemagne se trouvent dans ce cas. Comment pourrait-on parler d'une décadence absolue, lorsque chaque littérature reprend sa marche au point où s'était arrêtée celle qui l'a précédée, lorsqu'elle tire de la mort de cette dernière la source d'une vie nouvelle ? C'est ainsi que les peuples se relaient dans la grande course qui emporte notre race vers l'éternité. C'est ainsi que chacun d'entre eux veut apporter son tribut de

fleurs pour compléter la fraîche et verdoyante couronne de l'humanité. Elle sera complète un jour. Faudra-t-il donc qu'alors elle s'effeuille et se flétrisse ?

Lorsque M. Villemain fait aux grands auteurs de l'Allemagne le reproche d'alexandrinisme, reproche fondé quoique exagéré, ne donne-t-il pas à entendre qu'il y a quelque chose d'artificiel et de peu spontané dans les littératures qui surgissent de nos jours ; que le naturel et la fraîcheur qui caractérisent les œuvres des peuples à leur origine, ne sauraient leur appartenir à une deuxième et troisième renaissance ? Quel est le peuple entièrement nouveau qui pourrait raviver les sources taries de l'inspiration et venir ainsi au secours de notre poésie en détresse ? Ce ne sont pas les Américains ; leur littérature n'est que la continuation de celle dont la vieille Angleterre est le glorieux berceau ; leurs Longfellows n'ont pas la taille des Shakespeare et des Byron, leurs Irving et leurs Cooper ne font pas oublier Walter Scott et Bulwer. Ce ne sont pas les Slaves non plus : ils peuvent menacer l'Europe, comme les Macédoniens subjuguèrent la Grèce, mais pas plus que ces derniers ils ne semblent destinés à donner une nouvelle impulsion aux arts et aux lettres. Leurs ouvrages ne brillent pas par l'origina-

lité ; bon nombre d'entre eux ne sont que les imitations des chefs-d'œuvre des peuples occidentaux ; le développement de leur littérature, arrêté dans sa marche naturelle par le contact des lettres européennes, a emboîté le pas derrière elles, et, comme ces dernières, a pris les teintes d'arrière-saison qui paraissent être la marque de notre art vieillissant.

Il nous reste la prose, il est vrai ; la prose française surtout, la plus belle, la plus pure que connaissent les annales littéraires modernes, la digne rivale de la prose de Rome et d'Athènes. L'amour de la forme s'y fait vivement sentir ; ce qui prouve que le beau a encore un culte chez nous et que l'art compte encore des adeptes fervents. La dégénérescence où ce dernier semble entrer et que l'on croit reconnaître à plus d'un symptôme, n'est pas encore maîtresse du terrain ; mais la vraie, la grande poésie, cette fille des cieux, cette compagne des races jeunes, brillantes et fortes, se retire de plus en plus de notre milieu bourgeois, et nous craignons fort que ce ne soit pour toujours. Oui, il se prépare une grande transformation dans notre société affairée, préoccupée d'intérêts positifs, et soucieuse plus que jamais du bien-être matériel de tous ses membres. Tous les signes de la maturité se manifestent,

tous les indices d'une raison calculatrice, déjà trop maîtresse d'elle-même et trop rebelle aussi aux aspirations généreuses, idéales, désintéressées d'une humanité plus jeune et plus vivace. Oui, comme la littérature d'un peuple primitif semble marquer la puberté, la jeunesse de son esprit et de son imagination, la longue série des littératures que l'on peut poursuivre à travers trente siècles, ne paraît être autre chose que le temps de floraison, de jeunesse de notre race, temps qui, quoi qu'on dise, approche insensiblement de son terme. Les peuples qui y brillent au premier rang, les peuples *littéraires*, sont l'élite, l'aristocratie de l'humanité ; ils sont comme les fleurs et le feuillage d'un arbre immense, dont les nations moins favorisées constituent le tronc et les rameaux. Mais lorsqu'au printemps la sève remonte et commence à circuler riche et abondante dans toutes ses nervures, le tronc aussi a sa part dans l'efflorescence générale ; son écorce prend des teintes plus foncées et se couvre de mousses et de joyeux lichens.

Formons donc un dernier vœu qui nous est inspiré par les vers du poète italien :

O primavera, gioventù dell'anno ;
O gioventù primavera della vita !

Qu'un gai *renouveau* littéraire touche à de courts intervalles la jeunesse des générations futures de son aile parfumée, lui apporte les effluves des paradis perdus, la berce des rêves de l'âge d'or à jamais évanoui ; que, s'il ne saurait la remplir de cette extase féconde qui crée, et, pour nous servir d'un mot de Schiller, *augmente la nature dans la nature* ; qu'il conserve au moins à quelques âmes visitées par de nobles regrets la faculté d'admirer et d'aimer l'inimitable ; qu'il leur laisse, comme gage d'une dernière renaissance, le souvenir religieux des grandes traditions, le respect et comme la pudeur d'un glorieux passé.

FIN.